

Rester vivant

Michelle Chanonat

Numéro 171 (2), 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90829ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chanonat, M. (2019). Rester vivant. *Jeu*, (171), 4–6.

Rester vivant

Michelle Chanonat

Guerres, famines, catastrophes naturelles, terrorisme, pauvreté... Partout dans le monde, des hommes, des femmes et des enfants sont obligés de s'exiler, parfois dans une grande précarité, pour arriver dans un endroit où trop souvent on ne veut pas d'eux. On appelle ça la crise migratoire, pour déshumaniser encore un peu plus l'atroce réalité. Entre la poire et le fromage, nous jetons un œil distrait sur les fils de nouvelles qui, chaque jour, nous donnent à voir des images insoutenables, des tas de gilets de sauvetage orange devenus inutiles, des corps qui flottent sur la mer, ou encore des enfants, des bébés que des sauveteurs se passent de bras en bras. Celles et ceux-là, ils sont vivants.

Après *Devant moi le ciel* et *Immigrant de l'intérieur*, *Ceux qui n'existent pas* est le troisième spectacle sur l'immigration produit par DynamO Théâtre. Quand on demande à Yves Simard, le directeur artistique de la compagnie, pourquoi il revient sur ce thème, il répond très simplement: «Parce que ça me fait pleurer, parce qu'il faut en parler.» Le titre de la pièce évoque la première vague migratoire africaine, qui traversait l'océan dans des conditions épouvantables. Nombreuses sont les âmes qui, disparues en mer, n'avaient pas de famille pour les pleurer, pour se souvenir, pour cultiver leur mémoire. Aujourd'hui, la Méditerranée est devenue un cimetière sans tombes, 33 000 personnes y sont mortes noyées entre 1993 et 2017¹. Des morts anonymes. Elles n'existent pas, ont-elles déjà existé?

1. Selon le journal allemand *Der Tagesspiegel*, 12 décembre 2017.

Écrit par Pascal Brullemans, *Ceux qui n'existent pas* raconte l'histoire de Paloma, une jeune fille d'une douzaine d'années, contrainte de quitter son pays (on se doute qu'il est en guerre) et de s'embarquer pour un long périple pendant lequel il lui faut lutter pour sa survie, toute seule. Un voyage comme celui que font nombre de réfugiés, jalonné de belles rencontres et de petites trahisons. Tirés du texte, quelques chiffres implacables: 25 millions d'enfants vivant en zone de guerre sont privés de soins et de scolarité; des 65 millions de personnes qui sont déplacées à cause de conflits, la moitié est mineure; seulement 6% des personnes migrantes atteignent leur destination.

HAUTS LES CHŒURS!

Chez DynamO Théâtre, la médiation culturelle n'est pas un mot vide de sens. Pour chacune de ses créations, la compagnie collabore avec plusieurs classes d'écoles situées dans les arrondissements montréalais de Saint-Léonard ou de Parc-Extension, qui accueillent des enfants venu-es du monde entier. Pour Yves Simard, ces activités avec les élèves sont essentielles. Autour de *Ceux qui n'existent pas*, il a imaginé deux ateliers: un sur la voix, l'autre sur le chœur.

Dans le texte de Brullemans, un chœur scande des mots, des mots-clés qui soulignent le propos. Des mots difficiles à dire pour des enfants: exil, guerre, bombardement, attaque, arme, explosion. Des mots qui évoquent le passé terrible de ces enfants, venu-es de Syrie, de Jordanie, du Nigeria... Deux classes de l'école Alphonse-Pesant, dans le nord de la ville, ont formé les chœurs



Autour de son plus récent spectacle, *Ceux qui n'existent pas*, DynamO Théâtre a invité deux classes de jeunes immigrant-es à monter sur scène pour une représentation exceptionnelle, donnée à la Tohu.





Ceux qui n'existent pas, atelier à la Tohu avec le metteur en scène Yves Simard. © DynamO Théâtre

lors d'une représentation de *Ceux qui n'existent pas* à la Tohu, à Montréal. Pilotés par Julie et Natacha, deux enseignantes motivées et passionnées, les élèves, âgés de 11 à 12 ans, ont travaillé sur le texte, les déplacements dans l'espace et le placement de la voix. Deux ateliers ont eu lieu en classe, animés par Andréane Joubert, artiste interprète du spectacle, et Yves Simard. Les élèves ont visionné une vidéo du spectacle, et ont ensuite travaillé sur leur texte avec les enseignantes, avant le grand jour : un atelier à la Tohu, suivi d'une répétition générale et d'une représentation.

Dans la salle de la Tohu, l'excitation est palpable. Plusieurs élèves s'inquiètent : « Monsieur Yves, est-ce qu'on va nous voir ? » et, quand Yves Simard leur répond que oui, ils et elles poussent des petits cris en agitant les mains : « Oh là là ! » On sent déjà une première poussée de trac... Chaque élève a quelques mots à dire, et tout doit parfaitement s'enchaîner. On fait des réglages de micro et des déplacements pour que ceux-ci soient fluides. Les jeunes restent très concentrés, on ne chahute pas, on ne se bouscule pas. On répète, comme de vrais professionnels, on respecte les autres, on

écoute les consignes du metteur en scène, des interprètes, du musicien. On apprend à se regarder pour mieux travailler ensemble, à reconnaître les *cues*. Il faut se placer, rester au bon endroit sans s'agiter, ne pas louper les repères, marqués sur la musique, sur ce que l'autre fait ou dit, sur la lumière.

LE GRAND SOIR

La salle de la Tohu est pleine de monde, un public familial, avec des enfants de tous âges, on entend un bébé gazouiller. Au début du spectacle, les jeunes sont assis-es dans la salle. Puis, tour à tour, devant le rideau fermé, ils et elles montent sur scène et disent au micro : « Je m'appelle Karim, je suis né en Algérie et mes parents aussi ; je m'appelle Tania, je suis née au Canada et mes parents sont nés au Pakistan ; je m'appelle Batleb, je suis née en Syrie et mes parents aussi ; je m'appelle Mohamed, je suis né au Sénégal et mes parents aussi... » Un moment bouleversant que ce défilé de silhouettes dans la pénombre, égrenant une succession de prénoms et de noms de pays, avec des accents du monde entier... Ces prénoms qui étaient aussi portés par ceux et celles qui n'ont jamais vu l'autre rive... ceux qui n'existent pas.

« Guerre, bombardement, mur, armes, fuite, exil, migrant... » Les deux chœurs, placés de chaque côté de la scène, scandent ces mots, très justement, composant une mélodie, une prière, parfois même une accusation. Tous et toutes, ou presque (on l'a entendu dans le prologue) ont quitté leur pays, ont fui la guerre, la misère, la famine, une dictature. Toutes ces familles se sont déracinées, exilées pour offrir à leurs enfants un avenir meilleur. Et à quel prix ! Ces gens devraient être accueillis en héros, et non pas comme des bêtes que l'on parque dans des camps indignes.

Quand, arrivée au bout de son voyage, Paloma appelle sa mère pour la première fois depuis son départ, elle prend le téléphone que lui tend le musicien qui l'a recueillie et s'écrie : « Maman, je suis vivante, vivante ! »

Au moment des saluts, les figurant-es se tiennent par la main, le visage éclairé par un immense sourire et, dans leurs yeux, une grande fierté. Comme si, le temps d'un soir, ils et elles avaient transcendé leur histoire. Oui, ils sont vivants, elles sont vivantes ! Mais combien d'autres... Celles et ceux qui n'existent pas, ce sont eux que je pleure. •